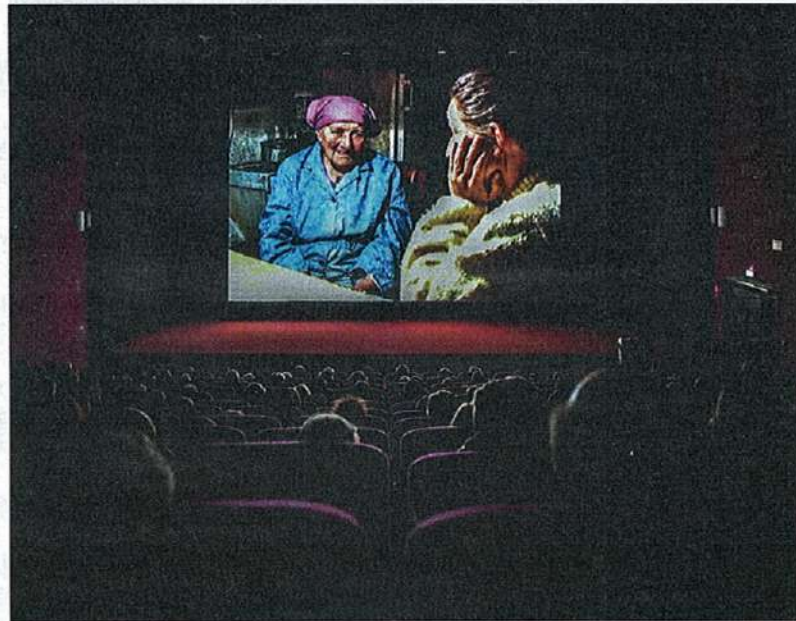


STAR DU HAUT PLATEAU

Paysanne du Haut-Vivarais, Lucie Vareilles vivait pauvrement, loin du monde et au jour le jour. Son portrait filmé, riche en émotions, fait salle comble aujourd'hui dans les villages de la région.



Monistrol-sur-Loire, mardi 26 février, 19h30. Ce soir à La Capitelle, le cinéma municipal habituellement fermé en début de semaine, l'association Ciné-Magie a réservé la grande salle pour projeter *Lucie. Après moi le déluge*, le documentaire dont tout le monde a parlé cet hiver sur les hauts plateaux d'Ardèche et de Haute-Loire. Une demi-heure avant la séance, le parking est plein, les 229 fauteuils, déjà vendus, et il arrive encore du monde. Parfois de loin, comme ce couple dépité qui, depuis Lamastre, a fait «plus d'une heure de route pour se casser le nez». Une centaine de personnes devront faire demi-tour. Comme à Sainte-Agrève il y a peu, mais aussi à Annonay, Saint-Vallier (dans la Drôme), Tence, Le Chambon-sur-Lignon, et même au Puy, un lundi de janvier, où finalement le gérant du cinéma a reprogrammé *Lucie* cinq fois dans la semaine et totalisé 1044 entrées. «Il n'en revenait pas qu'un si petit film – à peine une heure, zéro financement, pas même de distribu-

teur – puisse ainsi cartonner», se réjouit Sophie Loridon, la quarantaine, vidéaste pour une télé locale, réalisatrice-initiatrice-monteuse et distributrice de ce documentaire quasi familial sur son arrière-grand-tante. Un drôle d'objet sans prétention qui, pourtant, depuis huit mois qu'il se montre de bourg en village, a déjà touché plus de 6 000 spectateurs. En ces hautes terres rudoyées par la burle, le vent du Nord qui dresse les congères, le bouche-à-oreille a vite fait de courir...

Le noir se fait, les conversations tarissent, Lucie Vareilles apparaît. Vieille paysanne à la blouse tachée, elle trempe consciencieusement des biscottes dans un bol de lait chaud qu'elle essuiera ensuite d'un coup de torchon douteux avant de le remettre dans le tiroir de la table. Sans le laver. C'est que l'eau est loin, au lavoir, dans la cour, et ses

jambes de 91 ans la portent mal en cette année 2008 où Sophie Loridon et un ami cameraman, Sandro Lucerna, lui rendent visite au fil des mois. Mais elle rit, Lucie, dans sa cuisine, avec le poêle qui fume plus qu'il ne chauffe, le chat qui chasse les mouches, l'ampoule nue au plafond, dans un fatras crasseux accumulé depuis... des siècles, peut-être ?

L'action – si l'on peut dire – se passe au lieu-dit Malfougères, trois maisons, deux granges, une étable, sur la commune de Saint-Jeure-d'Andaure, à 1 000 mètres d'altitude, au bord du plateau du Haut-Vivarais, en Ardèche. Au loin, vers l'est, les sommets blanchis du Vercors et, paraît-il, si l'on monte sur la crête, «plus au sud, on voit le Ventoux». C'est dans la maison du bas que Lucie Vareilles est née, le 24 décembre 1916, là qu'elle a vécu, d'abord entourée de «neuf hommes et la moitié mieux de femmes», puis, longtemps, seule avec sa sœur Vasthie, et le commis, Redon, vieux célibataire qui habitait la petite maison du haut. Là enfin qu'elle est restée jusqu'à son avant-dernier jour : elle est morte à l'hôpital le 13 juillet 2010. Le soir même, à Sainte-

Par Luc Le Chatelier
Photos Jérôme Leblois/Hans Lucas
pour Télérama

Agrève, la «ville» la plus proche, on tira le feu d'artifice au son de *Lucy in the sky* des Beatles. En bonne parpaillote, on ne peut en effet l'imaginer ailleurs qu'au ciel.

Mais à l'écran, si elle parle parfois de son Dieu sévère qui foudroie – «*J'en ai témoignage*» – ceux qui l'injurient, Lucie ne dit pas grand-chose, ni de la vie d'avant, ni du fond de sa pensée. Juste des rires, des gentilleses, le temps qu'il fait, des balivernes. «*On dit même que la Terre est ronde. Comment ça se peut alors qu'elle est pleine de trous...* [souponner] *Mais d'ici, on ne voit pas bien.*» Le chat gratte à la fenêtre, le facteur apporte le journal – dont elle ne regarde que la météo –, la neige en hiver, les jonquilles bientôt, et ce poêle tout rafistolé qui décidément ne chauffe rien... *Lucie* n'est pas un récit structuré, encore moins un document ethnographique sur la paysannerie en montagne, si ce n'est deux courtes séquences – les seules «en action» –, tournées ici même en super-8 à l'été 1977 par le grand-père de Sophie Loridon : dans les prés, une dizaine de personnes – des enfants, des adultes, Lucie, sa sœur, Redon, des voisins – font les foins dans la pente à la faux, et attendent deux vaches pour tirer la charrette. Pour le reste, rien n'arrive vraiment que le vent dans les châtaigniers, le rire de Lucie, ses amis qui passent, l'un, André, pour lui rentrer du bois, l'autre, Eliette, pour rapporter les courses, une troisième, Cathy, juste pour bavarder. Et Sophie Loridon, tout attentionnée. Des images un peu vacillantes, filmées «pour garder le souvenir de Lucie que j'aimais», dit la réalisatrice, longtemps stockées en vrac dans un tiroir, montées dix ans plus tard avec les moyens du

bord. Mais quand les lumières se rallument, le public applaudit. On passe les micros, la discussion démarre. Plutôt une succession de témoignages, de souvenirs, d'images qui remontent. Des Lucie qui vivaient dans le plus grand dénuement, on en a tous connu – «*on en connaît encore*», insiste même une dame qui travaille à l'ADMR, l'aide à domicile en milieu rural. Surtout dans ces terres pauvres où les appétits de la PAC (politique agricole commune) ont mis du temps à débarquer... Plus tard, devant trois chips et un canon, les discussions prennent un autre tour. Personne, évidemment, ne voudrait vivre la vie sans confort de Lucie. Mais tout le monde lui envie cette frugalité insouciance faite de pas grand-chose. Le chat, le vent, le poêle. Et surtout, «pas de traites au Crédit Agricole, pas de portable, pas d'essence pour la voiture ni de courses à l'hyper», lâche Nicole, éleveuse «en bio» du côté d'Yssingeaux. «*Est-on seulement plus heureux ?*» soupire Michel, de Monistrol, retraité de chez France Télécom, propriétaire d'un pavillon, deux voitures, une connexion Internet et des soucis de fin de mois...

Mais l'émotion – le succès – du film se niche ailleurs. Sans doute dans l'image qu'il donne de cette très vieille dame percluse d'arthrose qui, malgré l'inconfort, la pente, le dénuement et l'eau dans la cour, réussit à vivre chez elle, jusqu'au bout. Comme elle a toujours vécu. Libre. Sur le livre d'or, Clément, 15 ans, habitant de Saint-Vallier, l'a compris : «*J'ai été très ému, moi qui suis pourtant rarement ému au cinéma. C'était juste.*» ●

1 Dernière nouvelle : Sophie Loridon a trouvé un distributeur !

À VOIR

Lucie. Après moi le déluge

Sortie nationale le 5 juin.
Avant-premières à Dunières (Haute-Loire) le 3 mai à 21h et le 5 à 17h30.
Liste complète sur www.cinedia.fr/lucie

Page de gauche : projection de *Lucie. Après moi le déluge*, de Sophie Loridon, à Monistrol-sur-Loire (Haute-Loire). Ci-dessous : la maison de Lucie Vareilles, décédée en 2010, à Saint-Jeure-d'Andaure (Ardèche).

